Document généré le 23 avr. 2024 03:44

Séquences
La revue de cinéma

Jorge Sanjines
Amérindien mon frère

Luc Chaput

Numéro 192, septembre–octobre 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/49291ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Chaput, L. (1997). Jorge Sanjines : amérindien mon frère. *Séquences*, (192), 17–18.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JORGE SANJINES: Amérindien mon frère

Dans la dernière partie de **La Nación clandestina**, Sebastián, remontant vers son village *aymara*, se voit à quelques mètres, descendant il y a peu d'années vers La Paz. Ce film est l'œuvre la plus complexe, la plus achevée du cinéaste bolivien Jorge Sanjines Aramayo. L'organisation *Terres en Vues* a eu la bonne idée de l'inviter à son septième Festival du film et de la vidéo autochtones à Montréal en juin dernier et de présenter, avec l'aide de la Cinémathèque québécoise, une rétrospective quasi complète de ses œuvres. *Séquences* l'a rencontré.

La Nación est un parcours initiatique pour Sebastián. Par le biais de ses rencontres, il se rappelle son départ vers la ville pour apprendre un métier, son service militaire, la négation de sa condition d'Indien. Il est donc le représentant de cette nation clandestine, cette majorité de la population bolivienne d'origine amérindienne qui, pendant très longtemps, a été ostracisée et n'a eu pratiquement pas voix au chapitre. L'idéologie nationale bolivienne est l'héritière des conquistadors qui, fiers d'avoir battu leurs ancêtres, les considéraient comme des personnes incultes. L'œuvre, tournée en langue *aymara* et en espagnol, décrit aussi le lien des Indiens avec leur terre-mère, la relation des individus avec leur groupe. Sebastián, de retour une première fois chez lui, avait été élu maire de son village pour un an. Il n'est alors que le porte-parole du groupe qui prend ses décisions en commun. L'*ayllu* le bannit à vie pour un crime qu'il a commis en tant que maire. Sebastián revient malgré tout dans son village pour la cérémonie sacrificielle du *Grand-père danseur/Jacha Tata Danzante.*

Jorge Sanjines est né à La Paz en 1936. La révolution de 1953 le force à quitter sa famille assez bien nantie. Obligé de travailler pour subvenir à ses besoins, il côtoie ainsi la population pauvre de la capitale de la Bolivie. Ses études en philo et en lettres à La Paz puis à Santiago du Chili, sa rencontre avec le marxisme mais aussi son approfondissement d'un thème majeur de la littérature latino-américaine (l'indigénisme dont le plus grand représentant moderne est le Guatémaltèque Miguel Angel Asturias) nourrissent chez lui une vocation d'écrivain. La découverte du cinéma et ses études dans ce domaine sont motivées par une volonté de trouver un moyen de communiquer avec le plus grand nombre dans une population peu éduquée ou parlant des langues indigènes au lieu de l'espagnol. Il rencontre dans **Salvatore Giuliano** de Francesco Rosi, un exemple de cinéma militant et dans la trilogie **Le Monde d'Apu** de Satyajit Ray d'après Tagore (**Pather Panchali, Aparajito, Le Monde d'Apu**), un modèle du ressourcement d'un cinéma dans sa culture. De retour en Bolivie, il contacte Oscar Soria, déjà scénariste, et fonde avec lui un cinéclub et une école populaire de cinéma financés par les films qu'ils tournent pour, entre autres, la loterie nationale et le gouvernement bolivien, sur la réforme agraire. C'est avec *Revolución* puis *Aysa* que Sanjines et ses camarades frappent leurs premiers coups de tonnerre. Le succès de ces films incite le groupe à entreprendre son premier long-métrage. **Ukamau / C'est ainsi**, en langue *aymara*, décrit la lente vengeance d'un Amérindien vivant au bord du lac Titicaca contre un métis qui a violé et tué sa femme. Le thème de la flûte du remords scande musicalement le dernier tiers de ce film qui se termine par une scène de combat dans le désert que Georges Sadoul a pu comparer, à juste titre, à la fin de **Greed** de von Stroheim.

Ukamau devient alors le nom du groupe qui continue d'avoir des problèmes avec les autorités politiques de la Bolivie, mais qui est souvent sauvé par les prix que les films amassent dans les festivals.

Mallku (condor) est le nom de famille d'Ignazio, chef de village qui a découvert qu'une clinique médicale, mise sur pied par les États-Unis, pratique des opérations de stérilisation sur des femmes de son village sans leur consentement. Blessé, l'Indien est transporté à La Paz où son frère Sixto, trop pauvre, ne pourra trouver l'argent nécessaire pour les médicaments. Le condor perd donc son sang au propre et au figuré dans ce film construit en flashbacks, entremêlant la quête de Sixto et l'enquête d'Ignazio.

Pour recevoir le chant des oiseaux

Le tollé de protestations que suscite la sortie de **Yawar Mallku / Le Sang du condor**, basé sur des faits réels, amène la Bolivie à remettre en question l'aide du *Peace Corps*.

Présentant ce film aux populations des hauts plateaux auxquelles il était destiné, Sanjines et son groupe sont étonnés d'entendre les spectateurs leur dire qu'ils ne comprennent pas pourquoi certains personnages arrivent brusquement sur l'écran. Ces critiques amèneront le groupe Ukamau à introduire, par souci de similarité avec les contes andins, un narrateur qui résume l'action devant se dérouler. Les plans-séquences qui englobent le groupe vont devenir un des moyens de Sanjines pour faire comprendre la primauté du groupe sur l'individu dans ces civilisations amérindiennes. Le négatif de **Los caminos de la muerte** est détruit à 70% dans un laboratoire ouest-allemand. Sanjines soupçonne la CIA du sabotage. Oscar Soria interviewe ensuite des rescapés du massacre du 24 juin 1967 à la mine Siglo XX. Produit par la RAI, télé italienne qui depuis a perdu le négatif original, **El coraje del pueblo / Le Courage du peuple** met en scène ces rescapés dans une reconstitution précise et épique de certains épisodes de l'histoire de la Bolivie. Comme dans **Le Sang du condor** et plus tard dans **La Nación**, un soldat amérindien refuse de tirer sur ses frères. Le film sera peu vu alors en Bolivie puisqu'un coup d'État amène Banzer au pouvoir et oblige Sanjines à l'exil au Pérou. À partir des expériences de guérilla d'Hector Béjar au Pérou et de Che Guevara en Bolivie, Sanjines tourne **L'Ennemi principal** en *quechua* et en espagnol. Présentant la guerre de guérilla comme une des solutions de lutte contre l'oppression américaine en Amérique latine, il y critique les erreurs tactiques de ces groupes qui connaissent mal le terrain et sont obligés d'utiliser des interprètes pour se faire comprendre des populations indigènes.

À partir des expériences de réalisation du **Sang du condor**, Sanjines a conçu le scénario de **Para recibir el canto de los pájaros**. Il y met en scène le tournage, dans un village amérindien, d'un film relatant des épisodes de *la légende noire*, l'histoire des exactions lors de la conquête espagnole des Amériques. Le parallèle est intéressant mais présuppose une connaissance de cette histoire par le spectateur. En outre, plusieurs des personnages n'apparaissent que comme des types et les motivations de Catherine, une Française impliquée dans les événements de mai 68 (et interprétée par Géraldine Chaplin), sont à peine esquissées.

Dans son discours d'ouverture au Festival, citant une lettre du chef étatsunien Seattle au siècle dernier, Jorge Sanjines peut naturellement relier aujourd'hui le mouvement écologique à la vision du monde de ces peuples qu'il a toujours défendus. L'élection récente d'une femme *aymara* à la vice-présidence de la Bolivie montre que ces Amérindiens ont parcouru un certain chemin vers l'égalité, mais Jorge Sanjines prépare actuellement un documentaire sur les mineurs boliviens qu'il connaît depuis au moins *Aysa*. **S**

Luc Chaput

FILMOGRAPHIE

Sueños y realidades (co-réal., 1961)
Un día, Paulino (co-réal., 1963)
Revolución (Révolution) (1964)
Aysa (Éboulement) (1964)
Ukamau (C'est ainsi) (1966)
Yawar Mallku (Le Sang du condor) (1969)
El coraje del pueblo (Le Courage du peuple) (1971)
El enemigo principal/Jatun Auka (L'Ennemi principal) (1972)
Fuera de aquí! (Hors d'ici!) (1977)
Las banderas del almanecer (1983)
La nación clandestina (1989)
Para recibir el canto de los pájaros (Pour recevoir le chant des oiseaux) (1996).
(Pour en savoir plus, lire *Les Cinémas d'Amérique latine*, sous la direction de Guy Hennebelle et Alfonso Gumucio-Dragon, L'Herminier, Paris, 1981.)